

Bis vor einigen Wochen ist die 21-Uhr-23 die vorletzte Bahn, die letzte fährt kurz nach zehn. Ein Unfall, haben sie spekuliert, flüsternd, in der ersten Nacht, als sie ausbleibt. Gestrichen, zu viele Wagen kaputt und keine Ersatzteile, bringt eines der Mädchen Tage später von draußen mit. Seitdem, nach 21 Uhr 23, nichts als alle Viertelstunde die Glocken und das Quietschen der Stahlrohrbeine, der rostigen Federn unter den Matratzen, wenn eine ihr Gewicht verlagert. Die beiden Neuen weinen leise. Hellgrau leuchten die Wolldecken im von der Mauer zurückgeworfenen Mondlicht, sonst haben sie die gleiche stumpfe Farbe wie Kittel, Schürzen und Nachthemden. Die neue Farbenlehre. Soldaten sind khaki, verwaschen blau die Falange, die Polizisten grau, Guardia Civil graugrün, die Armen staubfarben, die Pfarrer schwarz. Seminaristen chorhemdweiß, violett ist der Bischoff. Rot ist niemand mehr.

Die Nonnen, Oblatas del Santísimo Redentor, sind schwarz weiß. Santa Maria de Gracia gelb, braun gefleckt, wo die Tünche abplatzt, die Steine hervorsehen. Santa Maria de Gracia, rund geworden mit den Jahrhunderten, mit sich nach außen wölbenden Mauern und undichtem Dach. Durch das es tropft, auf singende Mädchenköpfe, die nicht hochblicken, und Schultern, die sich nicht rühren dürfen.

In Santa Gracia ist alles in Reihen. In akkuraten, schnurgeraden Reihen. Die Betten, die Stühle daneben für die Kittel und Schürzen, die sie morgen wieder anziehen, die Tische im Speisesaal, die Mädchen. Beim Durchzählen, bei den Kontrollen, beim Nähen, beim Gehen, zu zweit nebeneinander, zur Andacht, zur Arbeit, die Kurve entlang und dann rechts auf die Felder. Beim Tomatenhochbinden, beim Tomatenpflücken, beim Tomatensortieren. Beim Umgraben, Aufhäufen, Jäten, Kartoffelnausgraben. Beim: *Mich zu schützen, mich zu retten aus dem moralischen und materiellen Ruin, in den der republikanische Laizismus und seine Liederlichkeit, in den die marxistische Zerstörung mich geführt haben, wiederholen.*

Die Nonnen alle gleich schwarz, der Schleier weiß, doch jede hat ihre eigene Weise. Sor Maria Teresa hat ein Lineal, Sor Carmen einen Gürtel, einen schmalen Ledergürtel mit Messingschnalle, die sie in ihre Handfläche legt, den Riemen wickelt sie einmal, zweimal um ihre Finger. Hände ausstrecken, sagen beide, Flächen nach oben.

Sor Mari Luz nimmt einen bei den Haaren, sodass man das Gesicht nicht wegdrehen kann. Blickt einen an, sieht nicht weg oder im Zorn nur in sich hinein, wie die meisten anderen. Sor Mari Luz fixiert die Stelle, den Flecken Haut, auf den ihre Handfläche, bereits erhoben, gleich treffen wird. Zuckt ein-, zweimal in der Luft, täuscht eine Bewegung an, ihre Finger greifen fester in die Strähnen. Seitlich schlägt sie zu, auf die Wange, sodass sie Lippen und Nasenflügel

zwar trifft, aber nicht voll. Nicht so, dass es dunkelrot aus der Nase hervorschießt und die Schürze einsaut und den Boden. Wie Sor Mari Luz schreit, wenn es dennoch passiert.

Inger Maria Mahlke, „Archipel“, Rowohlt 2018 (Deutscher Buchpreis)  
S.320 322 (1944, „Reformatorio“)

## Lecture

Avant de s’engager dans la traduction, il est important de relever les indices qui renseignent sur la situation.

**Les personnages.** Les pronoms *sie* du début sont vite identifiables, les indices sont clairs. L’un est employé avec un verbe au singulier, qui ne peut renvoyer qu’à *die Bahn*. L’autre, employé avec un verbe au pluriel, se précise grâce à de nombreux éléments qui sont autant d’indices : *eines der Mädchen, die Matratzen, die beiden Neuen, die Wolldecken, Kittel, Schürzen und Nachthemden, die Nonnen, singende Mädchenköpfe, die ... dürfen, Reihen, Betten, Kittel und Schürzen, die sie morgen wieder anziehen, der Speisesaal, Hände ausstrecken, seitlich schlägt sie zu*. Il y en a d’autres, mais ceux-là suffisent et permettent de comprendre que nous nous trouvons dans un internat tenu par des religieuses avec une extrême brutalité (châtiments corporels).

**Indications de lieu :** les noms propres permettent de comprendre que l’action se déroule en Espagne (en fait les îles Canaries, Tenerife).

**Indications de temps :** la phalange, les soldats, la forte présence du catholicisme, la disparition du « rouge » — tout indique que nous sommes dans l’Espagne du franquisme.

## Travail sur la traduction

*Les termes susceptibles de présenter une difficulté seront provisoirement laissés en blanc — l’espace de la réflexion — avant un commentaire et, à la fin du document, la proposition de traduction.*

### Premier paragraphe

Quelques semaines en arrière, le vingt et une heures vingt-trois, c’est encore l’avant- dernier tram, le dernier passe un peu avant dix heures. Un accident ? — la première nuit où il n’est

pas passé, elles ont échangé tout bas des suppositions. ...., trop de voitures détruites et pas de pièces de remplacement, c'est ce que rapporte quelques jours plus tard une des filles qui était sortie. Depuis, après 21h23, on n'entend plus que les cloches, tous les quarts d'heures, et le grincement des pieds de lits faits de tubes en acier et des ..... rouillés sous les matelas quand une des filles ..... . Les deux nouvelles pleurent doucement. Les couvertures de laine brillent d'une lueur gris clair dans la lumière de la lune renvoyée par le mur, ....., elles ont la même couleur mate que les ....., les tabliers et les chemises de nuit. C'est la nouvelle théorie des couleurs. Les soldats sont kaki, la phalange est en bleu délavé, les policiers en gris, la guardia civil en gris vert, les pauvres sont couleur de poussière, les prêtres sont noirs. Les séminaristes sont blanc chasuble et l'évêque est violet. Plus personne n'est rouge.

### Commentaire sur le premier paragraphe

Il y a dans *bis vor* deux idées à rendre : le moment où quelque chose s'est arrêté, interrompu, et l'antériorité.

*Gestrichen* : que fait une entreprise quand elle ne peut plus réparer ou remplacer ? Qu'est ce qui se trouve sous les matelas ? Attention, sûrement pas des plumes.

Qu'est ce qui peut provoquer les grincements ?

*Gris clair* : orthographe, gris clair invariable.

*Sonst*, voir comment fonctionne le rapport entre *leuchten* et *stumpfe Farbe*.

Pour *Kittel*, chercher un terme qui trouve sa place de façon plausible dans l'énumération.

*Zur Farbenlehre*, Goethe, 1810, généralement traduit par *Traité des couleurs*, mais « traité » ne convient pas ici. Un traité est un document écrit.

*Blanc* est invariable s'il est précisé par un autre élément. On peut ne pas connaître le mot français exact, il faut s'appuyer sur le contexte, essayer de visualiser et s'en tenir à des termes dont on est sûr, il s'agit ici de la couleur des vêtements relativement courts — *Hemden* — et blancs, portés dans le chœur.

*Rouge* : il importe de maintenir le jeu sur la couleur et l'orientation politique.

### Deuxième paragraphe

Les religieuses, Oblatas del Santísimo Redentor, sont noires et blanches. Santa Maria de Gracia est jaune avec des taches brunes là où ..... , laissant apparaître les pierres. Santa Maria de Gracia, arrondie au fil des siècles, avec des murs courbés vers l'extérieur

et ..... Les gouttes d'eau tombent sur la tête des filles qui chantent et qui n'ont pas le droit de lever les yeux, et sur leurs épaules qui n'ont pas le droit de bouger.

### **Commentaire sur le deuxième paragraphe**

... *die Steine hervorsehen*, et non *die Steine sehen hervor*.

Attention à la phrase de *mit* à *Dach*.

*Des murs courbés* : on nous a dit que le bâtiment s'était arrondi.

*Undicht* n'est pas difficile à comprendre, on connaît *ein dichter Wald*, *eine wasserdichte Uhr*, mais il n'est pas forcément facile à traduire ; il faut renoncer à chercher un adjectif, car même si de nos jours les plombiers parlent de « WC fuyards », ce qui est assez amusant en soi et suscite des représentations cocasses d'éléments de plomberie déambulant dans les rues et sur les routes, on ne peut l'appliquer au toit d'un noble édifice.

Rappelons au passage l'orthographe de *goutter*, ne pas confondre avec *goûter*.

*Dürfen* s'applique à *hochblicken* et à *sich rühren*, on est dans un univers d'interdits.

### **Troisième paragraphe.**

À Santa Gracia, tout est en rangs. Des rangs parfaits, ..... . Les lits, et à côté, les chaises pour les ..... et les tabliers qu'elles remettent le lendemain, les tables du ....., et les filles. Appel, contrôles, couture, déplacements, toujours en rangs par deux, comme pour se rendre à la prière ou bien au travail, on longe le virage et on prend à droite dans les champs. Et pour ..... les tomates, cueillir les tomates, trier les tomates. Pour bêcher, ....., ....., ramasser les pommes de terre. Et pour répéter « Protégez-moi, sauvez-moi du désastre moral et matériel où m'ont conduite le ..... de la laïcité républicaine et le marxisme destructeur ».

### **Commentaire sur le troisième paragraphe**

On ne connaît pas forcément l'expression « au cordeau », mais en pareil cas, mieux vaut sous-traduire que s'aventurer dans des fabrications ou des inventions bizarres dont on n'est pas sûr, donc mieux vaudrait, par exemple, « absolument droits » que « droits comme des ficelles »...

On a déjà parlé de *Kittel*.

*Morgen*, et non *morgens*, attention aux erreurs de lecture et aux étourderies.

*Der Speisesaal* : difficile, dans ce contexte, de parler de « salle à manger », qui serait d'ailleurs *das Eßzimmer*. On est censé connaître le *réfectoire*.

Dans *Durchzählen*, il y a *durch*, idée que l'on va jusqu'au bout. Il faut se demander ce qui peut, dans ce contexte, être compté d'un bout à l'autre.

*Bei / beim* apparaît neuf fois dans ce paragraphe. L'occasion de revoir le sens et l'utilisation de cette préposition, cf. Duden, *Angabe der Begleitumstände, Angabe zweier gleichzeitig verlaufender Handlungen oder Vorgänge*. On voit dans ce paragraphe que la préposition *bei* est employée aussi bien avec un substantif qu'avec un infinitif substantivé. *Beim* + infinitif substantivé peut, entre autres, se traduire par *en* + participe présent, mais il est essentiel de prendre en considération l'ensemble de la phrase dans la langue d'arrivée.

*Die Andacht*, nous sommes dans un pensionnat tenu par des religieuses. *Die Andacht* désigne aussi bien le recueillement qu'un bref office consacré à la prière.

Un peu de jardinage avec *hochbinden*, la composition du verbe est claire, reste à visualiser. Les tomates n'ont pas de branches solides qui leur permettraient de s'élever sans soutien. Le terme employé aujourd'hui par les jardiniers est « tuteur des tomates », mais dans ce contexte, ce serait inapproprié, trop moderne et trop technique.

*Pour ... cueillir ... trier* : *pour* rend compte ici de la simultanéité (≠ « dans le but de »).

*Aufhäufen* : si l'on ne connaît pas le *buttage* et le verbe *butter*, on peut s'appuyer sur la composition du mot, *der Haufen*, en précisant, puisqu'il s'agit de jardinage, de quoi sont faits les « tas » – à l'évidence des tas de terre.

On peut à la rigueur « déterrer » les pommes de terre, mais ce n'est pas le terme en usage. « Récolter » serait juste aussi, mais trop technique.

Pour *Liederlichkeit*, il suffit de trouver un terme assez fort qui traduise l'horreur et le mépris que la république inspire aux religieuses.

#### **Quatrième paragraphe**

Les religieuses sont toutes pareilles, noires avec un voile blanc, mais chacune a sa façon de faire. Sor Maria Teresa, c'est une règle, Sor Carmen une ceinture, une mince ceinture de cuir avec une ..... en ..... qu'elle place dans ..... et dont elle enroule une fois, deux fois ..... autour de ses doigts. Mais l'une comme l'autre, elles ordonnent de tendre les mains, paumes tournées vers le haut.

#### **Commentaire sur le quatrième paragraphe**

Ce paragraphe est consacré aux préparatifs des châtiments corporels, dont les instruments sont une règle ou une ceinture. Partant de là, si l'on se laisse bien porter par le texte, on trouve

une solution pour chacun des termes qui peuvent dans un premier temps faire défaut, même si l'on ne connaît pas par exemple *le laiton* pour *das Messing* : qu'est-ce que du « Messing » ? De quoi est faite une ceinture ? Qu'est-ce qui peut faire mal ? Et si le mot français *paume*, qui devrait être connu, est néanmoins inconnu, par hasard ou par malchance, on peut se demander quelle est la partie de la main désignée par *die Handfläche* : l'intérieur de la main. Ne pas confondre, en allemand, *der Handrücken* et *die Handfläche* (*le dos / la paume de la main*). On peut aussi se rappeler que les coups étaient toujours donnés sur la paume de la main, où la peau est plus tendre et plus fragile, de sorte que les conséquences étaient plus graves (impossibilité de se servir de ses mains).

### Cinquième paragraphe

Sor Mari Luz les attrape par les cheveux, impossible d'écarter le visage. Elle les observe sans détourner les yeux ou bien pleine de colère n'enfoncé son regard qu'en elle-même, comme la plupart des autres. Sor Mari Luz fixe l'endroit, ..... de peau que la ..... de sa main déjà levée viendra frapper dans un instant. Une fois, deux fois, sa main en l'air ....., elle ..... un mouvement, ses doigts empoignent plus fermement les ..... Elle frappe de côté, sur la joue, de sorte qu'elle touche les lèvres et les ailes du nez, mais pas de plein fouet. Pas au point de faire jaillir du nez un flot rouge sombre qui ..... le tablier et le sol. Et quand ça arrive malgré tout, il faut entendre les hurlements de Sor Mari Luz !

### Commentaire sur le cinquième paragraphe

Attention à *einen*, qui est la forme d'accusatif de *man*. Le français ne disposant pas de cette possibilité, il faut trouver une solution pour rendre ce qu'il y a de général, de global, dans le pronom indéfini *man*. On peut parfois passer par *vous*, reste à voir si cela convient bien ici. Il faut aussi prendre en considération que *einen* apparaît dans la phrase qui suit.

La deuxième phrase ne présente aucune difficulté de compréhension. C'est l'agencement du français qui, tant pour les germanophones que pour les francophones, est un peu délicat. Il importe de faire le compte des éléments à restituer (*anblicken*, *nicht wegsehen*, *in sich hineinblicken*) et de les intégrer ensuite à un ensemble aussi fluide que possible.

*Zucken* et *antäuschen* impliquent, avant même de voir la scène, de penser à la cruauté de Sor Mari Luz : elle ne frappe pas tout de suite, elle veut faire peur, elle savoure ces moments d'horreur.

Dans *einsauen*, on reconnaît *die Sau* (-"e). Respecter le niveau de langue.

*Die Strähnen, penser à ce qui précède.*

Elle frappe *de côté*, et non « à côté », qui serait *daneben*, et signifierait qu'elle a manqué sa cible, cf. Duden, *danebentreffen, nicht ins Ziel treffen, eine falsche, nicht [zu]treffende Äußerung machen.*

*De plein fouet, ou pas complètement, ou pas directement.*

## **Zum Lesen, Toerleß im Internat**

Auf dem breiten, festgestampften Streifen zwischen Schienenstrang und Gebäude promenierte eine heitere Gesellschaft junger Leute, links und rechts eines älteren Ehepaares schreitend, das den Mittelpunkt der etwas lauten Unterhaltung bildete. Aber auch die Fröhlichkeit dieser Gruppe war keine rechte; der Lärm des lustigen Lachens schien schon auf wenige Schritte zu verstummen, gleichsam an einem zähen, unsichtbaren Widerstande zu Boden zu sinken.

Frau Hofrat Törleß, dies war die Dame von vielleicht vierzig Jahren, verbarg hinter ihrem dichten Schleier traurige, vom Weinen ein wenig gerötete Augen. Es galt Abschied zu nehmen. Und es fiel ihr schwer, ihr einziges Kind nun wieder auf so lange Zeit unter fremden Leuten lassen zu müssen, ohne Möglichkeit, selbst schützend über ihren Liebling zu wachen.

Denn die kleine Stadt lag weitab von der Residenz, im Osten des Reiches, in spärlich besiedeltem, trockenem Ackerland.

Der Grund, dessentwegen Frau Törleß es dulden mußte, ihren Jungen in so ferner, unwirtlicher Fremde zu wissen, war, daß sich in dieser Stadt ein berühmtes Konvikt befand, welches man schon seit dem vorigen Jahrhunderte, wo es auf dem Boden einer frommen Stiftung errichtet worden war, da draußen beließ, wohl um die aufwachsende Jugend vor den verderblichen Einflüssen einer Großstadt zu bewahren.

Denn hier erhielten die Söhne der besten Familien des Landes ihre Ausbildung, um nach Verlassen des Institutes die Hochschule zu beziehen oder in den Militär- oder Staatsdienst einzutreten, und in allen diesen Fällen sowie für den Verkehr in den Kreisen der guten Gesellschaft galt es als besondere Empfehlung, im Konvikte zu W. aufgewachsen zu sein.

Vor vier Jahren hatte dies das Elternpaar Törleß bewogen, dem ehrgeizigen Drängen seines Knaben nachzugeben und seine Aufnahme in das Institut zu erwirken.

Dieser Entschluß hatte später viele Tränen gekostet. Denn fast seit dem Augenblicke, da sich das Tor des Institutes unwiderruflich hinter ihm geschlossen hatte, litt der kleine Törleß an

fürchterlichem, leidenschaftlichem Heimweh. Weder die Unterrichtsstunden, noch die Spiele auf den großen üppigen Wiesen des Parkes, noch die anderen Zerstreuungen, die das Konvikt seinen Zöglingen bot, vermochten ihn zu fesseln; er beteiligte sich kaum an ihnen. Er sah alles nur wie durch einen Schleier und hatte selbst unter Tags häufig Mühe, ein hartnäckiges Schluchzen hinabzuwürgen; des Abends schlief er aber stets unter Tränen ein.

Er schrieb Briefe nach Hause, beinahe täglich, und er lebte nur in diesen Briefen; alles andere, was er tat, schien ihm nur ein schattenhaftes, bedeutungsloses Geschehen zu sein, gleichgültige Stationen wie die Stundenziffern eines Uhrblattes. Wenn er aber schrieb, fühlte er etwas Auszeichnendes, Exklusives in sich; wie eine Insel voll wunderbarer Sonnen und Farben hob sich etwas in ihm aus dem Meere grauer Empfindungen heraus, das ihn Tag um Tag kalt und gleichgültig umdrängte. Und wenn er unter Tags, bei den Spielen oder im Unterrichte, daran dachte, daß er abends seinen Brief schreiben werde, so war ihm, als trüge er an unsichtbarer Kette einen goldenen Schlüssel verborgen, mit dem er, wenn es niemand sieht, das Tor von wunderbaren Gärten öffnen werde.

Robert Musil, „Die Verwirrungen des Zöglings Toerleß“, 1906

### **Proposition de traduction**

Quelques semaines en arrière, le vingt et une heures vingt-trois, c'est encore l'avant-dernier tram, le dernier passe un peu avant dix heures. Un accident ? — la première nuit où il n'est pas passé, à voix basse, elles ont échangé tout bas des suppositions. Supprimé, trop de voitures détruites et pas de pièces de remplacement, c'est ce que rapporte quelques jours plus tard une des filles qui était sortie. Depuis, après 21h23, on n'entend plus que les cloches, tous les quarts d'heures, et le grincement des pieds de lits faits de tubes en acier et des ressorts rouillés sous les matelas quand une des filles se retourne. Les deux nouvelles pleurent doucement. Les couvertures de laine brillent d'une lueur gris clair dans la lumière de la lune renvoyée par le mur, d'habitude, elles ont la même couleur mate que les blouses, les tabliers et les chemises de nuit. C'est la nouvelle théorie des couleurs. Les soldats sont kaki, la phalange est en bleu délavé, les policiers en gris, la guardia civil en gris vert, les pauvres sont couleur de poussière, les prêtres sont noirs. Les séminaristes sont blanc chasuble et l'évêque est violet. Plus personne n'est rouge.

Les religieuses, Oblatas del Santísimo Redentor, sont noires et blanches. Santa Maria de Gracia est jaune avec des taches brunes là où le badigeon s'écaille, laissant apparaître les pierres. Santa Maria de Gracia, arrondie au fil des siècles, avec des murs courbés vers l'extérieur et des fuites dans le toit. Les gouttes d'eau tombent sur la tête des filles qui chantent et qui n'ont pas le droit de lever les yeux, et sur leurs épaules qui n'ont pas le droit de bouger.

À Santa Gracia, tout est en rangs. Des rangs parfaits, tirés au cordeau. Les lits, et à côté, les chaises pour les blouses et les tabliers qu'elles remettent le lendemain, les tables du réfectoire, et les filles. Appel, contrôles, couture, déplacements, toujours en rangs par deux, comme pour se rendre à la prière ou bien au travail, on longe le virage et on prend à droite dans les champs. Et pour attacher les tomates aux piquets, cueillir les tomates, trier les tomates. Pour bêcher, désherber, butter, ramasser les pommes de terre. Et pour répéter « Protégez-moi, sauvez-moi du désastre moral et matériel où m'ont conduite le dévergondage de la laïcité républicaine et le marxisme destructeur ».

Les religieuses sont toutes pareilles, noires avec un voile blanc, mais chacune a sa façon de faire. Sor Maria Teresa, c'est une règle, Sor Carmen une ceinture, une mince ceinture de cuir avec une boucle en laiton qu'elle place dans sa paume de main et dont elle enroule une fois, deux fois la lanière autour de ses doigts. Mais l'une comme l'autre, elles ordonnent de tendre les mains, paumes tournées vers le haut.

Sor Mari Luz les attrape par les cheveux, impossible d'écarter le visage. Elle les observe sans détourner les yeux ou bien pleine de colère n'enfonce son regard qu'en elle-même, comme la plupart des autres. Sor Mari Luz fixe l'endroit, le petit coin de peau que la paume de sa main déjà levée viendra frapper dans un instant. Une fois, deux fois, sa main en l'air tressaute, elle amorce un mouvement, ses doigts empoignent plus fermement les mèches de cheveux. Elle frappe de côté, sur la joue, de sorte qu'elle touche les lèvres et les ailes du nez, mais pas de plein fouet. Pas au point de faire jaillir du nez un flot rouge sombre qui salope le tablier et le sol. Et quand ça arrive malgré tout, il faut entendre les hurlements de Sor Mari Luz !

Inger-Maria Mahlke, *Archipel*